

Théâtre : François Tanguy nous emmène dans la forêt de l'imaginaire

Brigitte Salino

Le Monde

11 décembre 2019

Le Monde

On ne dit plus beaucoup « monter sur les planches ». L'expression a vieilli, elle appartient à un temps où le bois était le principal attribut des scènes, et aujourd'hui, elle a presque un côté ringard. Il y a pourtant quelque chose de noble dans le mot « planches ». Une humilité aussi, qui renvoie à un artisanat. On y pense quand on voit *Item*, la nouvelle création du Théâtre du Radeau : le décor est en bois, comme dans tous les spectacles de la troupe du Mans fondée et dirigée par François Tanguy. Du bois brut, des panneaux, des portes et des planches dont l'agencement sans cesse renouvelé produit des merveilles : on se croirait dans une forêt où les arbres dessinent des paysages changeants, où éclôt la lumière d'une clairière, où passent les ombres des cimes.

Et, dans cette forêt, qui est celle de l'imaginaire, on voit des personnages qui renvoient à tous les temps du théâtre et de la littérature. Ils peuvent porter des costumes noirs Mitteleuropa, des robes blanches fin XIXe, des perruques Ancien Régime et des tuniques antiques, et les accommoder des plus extravagantes coiffes, fleurs, métal, gueules d'animaux. Ils sont d'un temps immémorial, presque archaïque, et ils ne se tiennent pas « sur les planches » comme il est convenu d'ordinaire : quand on les voit, mis en scène par François Tanguy, on pense à ceux qui ont déplacé le regard, au théâtre. A Kantor et à Grüber, par exemple.

Textes et musiques multiples

Et puis, il y a des leitmotivs qui reviennent dans les spectacles du Radeau : les sonneries des cloches, le chant des oiseaux, le claquement des orages, toute une présence qui berce l'humanité depuis si longtemps, et que François Tanguy ravive, en contrepoint aux histoires qu'il fait entendre, et qui sont toujours des bribes d'histoire. On ne va pas voir un spectacle du Radeau pour suivre une pièce du début à la fin, on y va pour écouter des textes multiples qui finissent par composer une pièce, comme les musiques multiples qui composent la bande-son finissent par composer une seule partition.

Dans *Item*, tout va selon la définition du mot selon le dictionnaire Larousse : « de même, en outre, de plus », François Tanguy réunit Robert Walser, Plutarque, Dostoïevski, Ovide, L'Arioste, Goethe et Brecht. De l'un à l'autre, on parcourt de nombreux dédales, de la pensée, de la maladie et de la mort, de la nausée et de la beauté. Chaque fois, tout se passe comme si des éclairs nous frappaient. « Je croyais aveuglément que par je ne sais quel miracle, par je ne sais quelles circonstances extérieures, tout viendrait d'un seul coup s'ouvrir, s'épanouir », dit l'homme des Carnets du sous-sol. Et nous, spectateurs, sommes devant un théâtre qui fait que, le temps de la représentation, tout peut « s'ouvrir, s'épanouir ».

Telle est la force du Radeau. Elle naît d'une poésie nourrie d'images, de sons, de mots qui obéissent à une logique du décalage, du contraste et du lyrisme. Et elle touche chacun dans la salle d'une manière très personnelle. Cela, qui est souvent vrai au théâtre, l'est encore plus dans les spectacles de François Tanguy. Pour cette raison, on ne peut que recommander à chacun d'aller vivre sa propre expérience d'*Item* à Gennevilliers, ou dans les villes de France qui accueilleront le spectacle en 2020.